L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 5 MARS 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE, 5 MARS 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE DEMAIN, LUNDI.

Par le Shérif, à son entrepôt rue Ste-Anne près Chartres, un assortiment de meubles de maison-effets mobiliers, divers, etc.

Par W. I. Hodgson & Fils, au dépôt du Vazee & Mississippi Valley R. R., au coin des rues Poydras et Freret, vente de fret non-réclamé.

L'inauguration du Président Cleveland.

Il vient de se passer, hier, un événement qui marquera dans l'histoire des Etats Unis ; à vrai dire, à part la guerre de sécession, il ne s'en est pas passé d'aussi grave, depuis la fondation de la république.

Depuis trente-deux ans un même parti n'a cessé de gouverner le pays.—Car nous ne tenons guère compte du court passage au pouvoir de M. Cleveland; il n'avait pas alors les mains libres. En face d'une opposition qui, au moins dans une des deux Chambres, disposait de la majorité, il lui était impossible de mettre à exécution ses projets de réforme administrative et financière, et l'on peut mettre à l'actif de sa première présidence plus de bonnes intentions que d'actes. Le principal service qu'elle ait rendu au pays, c'est de lui avoir fait connaître la valeur de l'homme et du parti dont il est le chef; c'est d'avoir dévoilé aux yeux de tous la politique corruptrice et néfaste des républicains.

Revenant aux affaires, après M. Cleveland, les Blaine, les Harrison et leurs disciples devaient perdre, à tout jamais, leur parti dans l'esprit public. Le triomphe actuel, et complet cette fois, du chef de la Démocratie, est dû, presque tout entier, à la malhonnêteté incurable et aux maladresses dont ces derniers n'ont donné que trop de preuves, durant les quatre années qui viennent de s'écouler. Aujourd'hui, on peut le dire hardiment, c'est toute une école de politiciens qui disparaît de la scène; c'est tout un système du gouvernement qui s'écroule pour faire place à d'autres hommes, à d'autres principes, d'autres pratiques administratives. Quand on songe que le parti déchu a, pendant les trente années consécutives qu'il a détenu le pouvoir, n'est-à-dire pendant près de deux générations, pu manipuler les esprits à sa guise, exercer une action toute-puissante sur les idées, les mœurs, les habitudes des populations et les façonner à son image, on conçoit que l'on se trouve en face d'une véritable révolution et qu'il faut attendre à de profonds changements. Il ne s'agit pas, ici, d'un simple déplacement du pouvoir qui passe des mains d'un homme ou d'un parti, dans les mains d'un autre homme ou d'un autre parti. C'est le fond même de la politique, ce sont les principes et leurs applications qui sont remplacés par d'autres principes plus vrais, par d'autres applications plus justes. C'est là, précisément, ce que le pays réclame, ce que doit lui donner le parti démocrate. M. Cleveland et son école, ne peuvent reculer devant la tâche; ils n'ont aucun prétexte qui leur permette de se dérober. Non seulement, ils sont les maîtres de l'Exécutif et les occupants de la Maison Blanche, mais ils ont sous la main les deux Chambres du Congrès. Il est vrai que la majorité, faible, il est vrai, mais réelle, même au Sénat, cette forteresse qu'on disait imprenable, du républicanisme. La nation s'est livrée à eux sans réserve, sans arrière pensée. Ils seraient bien coupables de trahir sa confiance.

Il faut le dire, la situation est plus critique qu'on ne le pense, généralement. Le parti républicain est frappé à mort, il ne se relèvera pas de sa dernière défaite. On lui avait, en 1888, donné une dernière chance de racheter ses fautes, de se rajeunir, de reconquérir un peu de son ancienne popularité ; il s'est montré plus aveugle, plus sénile, plus incurable que jamais. Il est fini, il est mort et enterré. Qu'arriverait-il donc, si le parti démocrate, qui reparaît sur la scène, brillant de jeunesse, ne répondait pas à l'attente publique? Nous voyons surgir une foule de partis nouveaux dont on ignore trop les idées et les desseins; on ne sait pas bien ce qu'ils veulent et où ils vont; ils ne le savent peut-être pas bien eux-mêmes. Nous serions ainsi exposés à faire un saut dans l'inconnu.

N'ayons cependant aucune crainte—nous avons affaire à des hommes sérieux, à de véritables politiques; ils se sont rendu compte des besoins, des aspirations des populations; ils ont le sentiment de la lourde responsabilité qui pèse sur eux. Ils seront à la hauteur de leur tâche et se montreront dignes de la confiance qu'on leur a accordée. Ce que nous connaissons du discours de M. Cleveland, à l'heure où nous écrivons ces lignes, est bien fait pour nous rassurer. Il s'établit juste sur le terrain que nous désirons lui voir prendre. Nous croyons, fermement, que la nouvelle présidence nous donnera l'apaisement dans les esprits, l'économie dans les finances, l'ordre dans la rue et l'honnêteté dans l'administration.

Compagnie d'assurances des marchands.—Cette institution dont on connaît l'ancienneté, l'honorabilité, publie dans nos colonnes, aujourd'hui, un exposé de situation sur lequel se fixera agréablement l'attention de ses actionnaires et de ses assurés.

Cet exposé est de nature, en effet, à gagner à la compagnie la confiance générale; car on y verra qu'au cours des neuf derniers mois, ses profits ont été de $31,982 92.

Dans cette courte période, les affaires de la corporation ont dû s'accroître d'une merveilleuse façon. Il en a évidemment été ainsi pour que ses gains s'élèvent à un pareil chiffre.

Félicitons-la d'être sortie d'un état languissant pour entrer dans une voie de prospérité qu'elle a connue durant de longues années, qui lui a permis de fournir une brillante carrière.

Rappelez-vous que pour un fort rhume, il n'y a pas de remède plus efficace que le Sirop de Dacodyl.

Cette excellente préparation existe depuis 53 ans.

Son succès a été admis depuis longtemps, dans les cas de Rhumes, de Toux invétérée, d'Asthme, Bronchite, Inflammation de la Gorge, de l'Estomac et des Intestins, le crachement de Sang et la Coqueluche.

En vente chez tous les Pharmaciens. Laboratoire 52 rue Bienville, N.-O.

Maison J. Vergnole.—Nous signalons à l'attention des négociants de la ville et des campagnes un avis que publie la maison J. Vergnole relativement à la fabrication de ses cordiaux et de ses sirops, ainsi que relativement à son agence de la célèbre maison californienne A. Brun & Cie., d'Oakville.

Les furoncles, pustes et ulcères indiquent un sang vicié. La Salsaparille d'Ayer expulse toute humeur malsaine.

LA MÉTHODE —DE— M. GOUIN,

POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES.

(Extrait du *Temps* du 14 février.)

Nous avons analysé, dans une de nos dernières *Lectures étrangères*, un article de la *Review of Reviews*, où sont rapportés les merveilleux résultats d'une expérience d'enseignement rapide des langues vivantes à l'aide de la méthode de M. Gouin. On a lu, d'autre part, la lettre par laquelle M. Beck, directeur de l'Ecole alsacienne, nous informait que cette méthode est pratiquée depuis deux ans dans cet établissement avec un plein succès. Un inspecteur général de l'enseignement primaire, M. Carré, nous écrit que la méthode est appliquée depuis quelques années déjà dans des écoles primaires, notamment en Bretagne pour l'enseignement du français aux petits Bretons qui arrivent à l'école sans en savoir un mot, et que les résultats sont aussi concluants, sinon plus, avec les classes de cinquante élèves qu'avec quelques enfants seulement. Voilà des témoignages qui doivent, semble-t-il, inspirer le désir de connaître et d'expérimenter la méthode de M. Gouin à tous ceux qui sont chargés d'enseigner les langues un qui voudraient en savoir quelques-unes, c'est-à-dire à tout le monde, s'il est vrai qu'il n'est guère de profession, depuis la littérature jusqu'au commerce, où la connaissance des langues étrangères ne soit pas de première utilité, et que le plupart des gens ne se résignent à les ignorer qu'à cause de la longueur et de la difficulté de l'apprentissage.

Nous avons été demander à M. Gouin de nous exposer les principes essentiels de sa méthode. M. Gouin est un homme d'une soixantaine d'année, dont la vie tout entière a été consacrée à l'enseignement des langues. Il a été professeur au lycée de Caen, précepteur en Roumanie, directeur d'une école privée, l'école franco-alsacienne, à Genève, puis de l'école primaire supérieure d'Elbeuf, enfin, professeur d'allemand à l'école Arago. Depuis le mois d'octobre dernier, il est à la retraite et il habite un petit cottage dans le parc de Neuilly.

—Il n'y a aucun doute pas longtemps, demandons-nous à M. Gouin, que vous avez eu l'idée de votre méthode ?

—"Je l'ai trouvée lorsque, m'étant rendu à Berlin pour suivre les cours de l'Université, sans savoir un mot d'allemand, je dus commencer par apprendre cette langue. J'étais étudiant. Il y a de cela une quarantaine d'années. Pendant toute ma carrière, j'ai appliqué cette méthode nouvelle et toujours avec succès. Mais c'est seulement en 1880 que j'ai pu l'exposer dans un livre qui a paru à la librairie Fischbacher sous ce titre : *l'Art d'enseigner et d'étudier les langues*. Depuis, j'ai fait en France plusieurs tentatives pour propager ma méthode. Par exemple, j'ai fait pendant plusieurs mois un cours à l'Ecole normale primaire d'Aut-uil. Les excellents résultats que j'obtenais ont été constatés par plusieurs inspecteurs généraux. J'ai reçu des encouragements de MM. Lockroy, alors ministre de l'instruction publique, Gérard, recteur de l'académie de Paris, Buisson, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique, Carriot, directeur de l'enseignement primaire de la Seine, etc.

"Mais ces expériences, quoique concluantes, sont restées isolées, et je n'ai pas encore pu déterminer cette réforme décisive et radicale de l'enseignement des langues dans l'Université qui me paraît nécessaire et, d'ailleurs, tôt ou tard inévitable. La routine résiste longtemps, mais il faut bien qu'elle fléchisse devant l'évidence. Pour l'instant, les Anglais sont en train de faire la fortune de ma méthode. Comme le voyage des Indes pour le bordeaux, le succès en Angleterre est trop souvent un passeport nécessaire aux idées d'origine française pour réussir dans leur pays natal. Vous avez analysé l'article de M. Stead, la *Review of Reviews*, qui est extrêmement répandue dans tous les pays où l'on parle anglais, a porté mes idées aux quatre coins du monde. Je reçois, d'Angleterre, d'Amérique et d'Australie, des centaines de lettres au sujet de mes deux petits livres. Des professeurs de l'Etat-Unis se déclarent prêts à passer l'Atlantique pour venir recevoir mon enseignement. Il faut espérer que la France ne se laissera pas trop distancer."

M. Gouin nous indique alors les principes directeurs de sa méthode. Nous allons essayer de les résumer en nous aidant de son livre (qui est épuisé, mais une nouvelle édition est sous presse) et d'une brochure intitulée : *Une première leçon de langue allemande*, conférence donnée à l'Association des anciennes élèves de l'Ecole normale de la Seine.

La méthode en usage dans l'Université est une méthode de traduction, avec le double procédé du thème et de la version ; les élèves font ces exercices par écrit, à l'aide de la grammaire, qu'ils apprennent par cœur, et du dictionnaire. Or, il n'est pas un Français sachant réellement une langue étrangère qui l'ait apprise au lycée. Et pourtant il n'est pas un petit Français muni d'une bonne allemande ou anglaise, qui ne sache dire tout ce qu'il veut en anglais ou en allemand au bout de quelques mois. Le don des langues est donc aussi universel que le don de la parole, mais c'est la méthode traditionnelle qui ne vaut rien.

Si l'on pouvait analyser et systématiser les procédures instinctives et irraisonnées par lesquels une mère ou une nourrice apprend une langue à son nourrisson, la méthode ainsi obtenue ne permettrait-elle pas d'opérer aussi rapidement et aussi sûrement que la nature ? C'est ce qu'a tenté M. Gouin, et l'expérience prouve qu'il a réussi.

Sa méthode est donc tirée tout entière de l'observation de l'enfant. L'enfant parle bien avant de savoir lire et écrire; la méthode sera donc d'abord orale. D'ailleurs, à son oreille que l'on confiera les vocables qu'il doit s'assimiler; il devra pouvoir les prononcer lui-même avant d'être autorisé à les lire et à les reproduire par écrit. Outre l'avantage de graver réellement les mots dans sa mémoire, de les lui rendre aussi familiers que ceux de sa langue maternelle, ce procédé aura le bon effet de l'habituer dès le début à la vraie prononciation et de supprimer cette difficulté, qui paraît presque invincible en certaines langues, par exemple en anglais.

L'enfant ne saisit que ses actes et les objets qui l'entourent; il n'apprend une langue qu'à condition d'identifier les mots avec ces objets et ces actes. Il faut donc supprimer les intermédiaires entre la chose ou l'idée de la chose et le mot. Il faut lui apprendre directement l'allemand comme il a appris directement le français; comme il pense en français, il faut qu'il pense en allemand. Il faut donc non pas prendre un texte français quelconque et lui faire traduire chaque mot français par un mot allemand; le mot français serait un intermédiaire abstrait qui émousserait son attention et il ne verrait plus dans l'exercice qu'une rebutante logomachie. Mais si je l'invite à se représenter un acte familier et quotidien, tel qu'ouvrir une porte, allumer du feu, tirer de l'eau et que je lui donne l'expression allemande de ces actes, il associera indissolublement l'expression à l'acte, comme il l'a fait en français avec sa mère. N'est-il pas vrai que la grande raison qui rend si pénible la conversation dans les langues étrangères pour les hommes qui les ont apprises à l'école, est cette obligation de traduire leurs idées du français ? Avec la méthode directe, l'idée évoquera immédiatement le mot allemand ou anglais, sans que le mot français ait à jouer aucun rôle dans le langage.

De la tournure exclusivement concrète de l'esprit de l'enfant, il résulte qu'il ne pense et, par conséquent, ne parle que par propositions complètes, comprenant le sujet, le verbe et le complément.

Un substantif isolé ne présente pas de sens réel ; c'est une abstraction. L'enfant ne perçoit les objets qu'en raison des rapports qu'il a avec eux ; et dans ces rapports, ce qui l'intéresse le plus directement, ce qui le touche de plus près, c'est, évidemment, lui-même qui pergoit, avant l'objet perçu. L'élément le plus important de la proposition est, par conséquent, le verbe, qui exprime l'acte. Donc, pour enseigner une langue, il faut apprendre à l'enfant non des listes de mots, mais des séries de propositions, en insistant sur le verbe.

Dans quel ordre lui enseignera-t-on ces séries ?—Le travail de l'enfant apprenant sa langue paraît livré au hasard; mais cela n'est que relativement vrai. En réalité, chaque fois qu'il découvre un objet nouveau, il l'analyse, le décomposes en ses éléments. Et d'ailleurs, chaque série d'actes qu'il exécute ou voit exécuter est toujours soumise au même ordre. Par exemple, il n'y a pas cinquante manière d'allumer le feu ; le baby verra toujours la bonne mettre dans la cheminée le papier, le bois, le charbon, frotter l'allumette, etc.... Il y a néanmoins une part de hasard dans les perceptions du baby ; mais la méthode peut et doit n'admettre que la logique.—Or, quel est l'ordre naturel de nos conceptions ? Il y en a deux essentiels, qui se confondent habituellement : l'ordre de succession dans le temps, et l'ordre de moyen à but, la finalité. C'est cet ordre qui présidera à la disposition des séries de la méthode. Soit, par exemple, à apprendre à un enfant à ouvrir la porte en allemand. Je prononcerai devant lui et je lui ferai répéter successivement les actes qui mènent à ce but : Je m'approche de la porte, j'arrive à la porte, j'allonge le bras, je prends la poignée, je tourne la poignée, etc.... Qui doutera qu'il retienne cette série d'expressions représentant des actes familiers et logiquement ordonnée, plus aisément qu'un thème arbitraire et abstrait ?

Les séries ! tel est le procédé constant de la méthode. M. Gouin met la langue entière en séries de propositions simples. Or, dans le langage, il y a deux et même trois langages, à savoir, le langage objectif, le langage subjectif et le langage figuré. Il faut d'abord mettre en séries tout le langage objectif, c'est-à-dire tous les phénomènes concrets, matériels. Cela paraît un travail infini. Mais les phénomènes se répètent. Lorsque j'ai fait la série du chêne, c'est-à-dire lorsque je sais raconter pas à pas en allemand la vie du chêne depuis le gland jusqu'au bûcheron, je sais la série de l'orme, du frêne, de tous les arbres. En outre la série la plus humble contient des mots d'un usage constant. Par exemple, dans la série de la porte, se trouve le verbe s'approcher.

"De quoi ne nous approchons-nous pas, dit M. Gouin, depuis la table qui porte nos repas jusqu'à la vérité ou la perfection auxquelles aspire notre nature ?" M. Gouin a divisé sa matière en sept catégories générales : 1. l'homme (séries de l'enfant, de l'adolescent, de l'écolier, etc.) ; 2. le quadrupède (séries du mouton, du cheval, etc.) ; 3. l'oiseau (séries des oiseaux domestiques, des oseaux chanteurs, etc.) ; 4. le reptile ; 5. l'insecte (série de l'abeille, de l'araignée, etc.) ; 6. la plante (séries de la vigne, du pommier, etc.) ; 7. les éléments (séries du fleuve, de la mer, de l'orage, du soleil, etc.)

Chaque série suit l'être dont elle s'occupe dans sa vie entière et se divise en thèmes d'une vingtaine de propositions, dont chacune forme un petit tableau ou un petit récit complet. Ces séries renferment le langage objectif dans sa totalité. Tout le vocabulaire doit s'y retrouver et s'y retrouve en effet. "A mesure que je trouve construit une série, dit M. Gouin, nous avons revu les trente mille mots de la langue usuelle. Nous avons inséré dans cette série les termes qui avaient pu nous échapper et qui s'y rapportaient naturellement. Puis nous avons effacé dans notre dictionnaire tout le contenu de la série. Au bout de la quinzième série environ, tout le dictionnaire s'est trouvé effacé."

Quant au langage subjectif, M. Gouin a imaginé un moyen fort ingénieux de le mettre aux séries objectives. Toutes les locutions subjectives exprimant un sentiment à l'égard d'un objet. Prenons pour objet le travail de l'écolier récitant un thème ; ce travail, suivant les cas, peut exciter tous les sentiments de l'âme, depuis la colère jusqu'à l'enthousiasme. Il arrivera donc que, pour demander à l'épouser à son propos toutes les phrases subjectives, qu'il prononcera avec l'accent vrai et fera répéter à un autre élève, lequel ainsi dialoguera avec le récitant. Exemple :

L'élève qui récite le thème de la porte, et dit.—Je vais vers la porte.

Le professeur l'interrompt.—*C'est très bien.* Ayez la bonté de continuer.

L'élève.—Je m'approche de la porte.

Le professeur.—*Je crois* que vous avez mal prononcé, etc., etc.

Enfin, pour le langage figuré, M. Gouin a construit des thèmes métaphoriques ou groupes d'expressions métaphoriques dérivant du même symbole. Soit, par exemple, le mot vice ; les expressions : détériorer la vice, extirper le vice, le vice gerne, etc.... Précisément l'idée d'une comparaison sous entendue avec la mauvaise herbe : leur groupement constituera un thème métaphorique. Or, chaque thème objectif éveille une idée abstraite, dont on construira immédiatement le thème métaphorique. Ces deux langages se croiseront donc, non plus